

Avant de partir, j'ai acheté un petit carnet noir, qui me servira de journal de bord. Je voudrais ne rien oublier. D'abord parce qu'un voyage comme celui-là, je n'en ai pas fait souvent, et ensuite parce que je n'aime pas l'idée d'oublier des choses qui me sont arrivées.

Mon père est assis à quelques rangs devant nous, en tête de l'avion. J'aperçois le sommet de son crâne à moitié dégarni et la houppette de sa mèche grisonnante. Mon frère Tom dort à côté de moi, la tête sur mon épaule. Mais ce n'est pas vrai ! Il ronfle : comment peut-il ronfler au moment où on survole la Grèce ? Je le secoue un peu :

– Tom, Tom, réveille-toi. Regarde !

Je me décale sur la gauche pour le laisser accéder au hublot. Toute la côte grecque se déploie sous des nuages pommelés gigantesques au blanc irréel, comme posés dans l'air. On ne sait plus si les îles sont dans le ciel ou dans la mer. L'avion vole bas, on aperçoit même les moutons dans l'eau et des voiles blanches tels des croissants de lune dans l'eau bleu marine, promesses de notre périple à venir.

– Wahou ! lâche Tom, entre le bâillement et la surprise en s'affalant sur moi.

Ses paupières sont toutes gonflées et ses cheveux sentent le shampoing à la pomme.

– Quand est-ce qu'on arrive ? me demande-t-il en se rasseyant.

– Dans même pas une demi-heure.

– Ça va être canon ! dit-il en faisant la planche sur son siège, jambes toutes droites, bras ballants et yeux fermés comme un zombie.

Je pense à Mous et Anto qui ne feront peut-être jamais un aussi beau voyage, je pense à Roxane qui va encore passer ses vacances chez ses horribles grands-parents, je pense à maman qui n'a absolument pas le pied marin et qui a finalement préféré ne pas venir pour pouvoir s'occuper de Mamotte, ma grand-mère qui va mal. Elle veut

passer du temps avec elle, lui faire de bons petits plats, l'aider à ranger sa maison et à faire du tri dans ses papiers. Rien de très réjouissant.

De mon côté, le projet de partir seul avec mon père et mon frère en croisière m'a tout de suite plu. Ce n'était jamais arrivé jusque-là, qu'on parte seulement tous les trois pour un voyage exceptionnel comme ça. Mon père est entre deux boulots et a besoin d'une pause avant de redémarrer son nouveau poste. Cela fait des mois qu'il répète qu'il est épuisé. Ces derniers temps, il ne dort pas beaucoup et il est très tendu. Tom est passionné par la mythologie et rêvait d'aller un jour en Grèce. Et moi, j'adore la voile, même si je n'en ai fait que quelques fois avec mes parents ou des amis. C'est ma première vraie croisière. Je suis en seconde, et à part mes histoires fatigantes avec Roxane, l'année se passe plutôt bien. Je me suis d'ailleurs fait la promesse de profiter de ce voyage pour éclaircir mes sentiments à son égard. Je ne sais plus très bien si je suis encore amoureux d'elle. Ces quelques jours d'éloignement seront un bon test, je crois. Avec Tom, on rate plusieurs jours d'école. Mais il n'y a pas mort d'homme, et puis c'est tant mieux parce que je commençais à trouver le trimestre un peu long.

Bientôt, l'avion tremble, les freins rugissent et l'appareil cahote en vibrant avant de s'arrêter. Des gens applaudissent, je me demande pourquoi. Est-ce qu'on applaudit un conducteur de train quand il arrive à la gare ?

J'attrape mon sac à dos, passe le sien à Tom qui a l'air totalement ahuri et m'élance dans le couloir passager. Mon père nous attend au pied de la passerelle, sa mèche volète dans le vent au-dessus de ses lunettes de soleil.

– Ça va, les garçons, vous avez pu dormir ? nous demande-t-il sur un ton joyeux.

– Je sais pas ce qu'il y a avec les avions, mais chaque fois, ça me crève ! commente Tom qui donne toujours l'impression de dormir debout.

– Bah, s'il n'y avait que les avions ! ironise mon père. Allez, on passe la douane, on cherche la voiture de location et on file manger un morceau !

Au bureau de location, on apprend que la voiture qui nous était destinée a un problème de moteur et qu'il va falloir attendre deux heures l'arrivée et le nettoyage d'une autre... Mon père s'énerve, demande comment il est possible qu'à Athènes, « ville touristique par excellence », un loueur

de voitures ait un parking vide au début de la haute saison. Mais il n'y a rien à faire, la femme nous explique dans un anglais approximatif que l'agence a subi une réorganisation récemment et qu'elle n'y est pas pour grand-chose.

– *I am really sorry, sir...*

Je déteste quand mon père est arrogant comme ça. Heureusement, il rajuste ses lunettes et se radoucit. Alors, pour nous faire patienter, la dame nous offre de mauvais sandwiches et un coca. Assis tous les trois sur un banc face à l'aéroport, nous mangeons en regardant les avions décoller et atterrir, comme des vaches au bord d'un pré observent les voitures passer.

– C'est qu'on a encore pas mal de route derrière..., peste mon père.

– Ça va, dis-je. On n'est pas obligés de stresser, on est en vacances, papa !

– Il est grand comment, ce bateau ? demande Tom des cheveux plein les yeux.

– C'est un 38 pieds, une belle bête ! À trois, ça va être plus que royal ! Chacun sa cabine !

Là, il sort son téléphone et nous montre une photo du bateau à quai.

– Wahou ! Et... tu sais gouverner un gros voilier comme ça ?

– Évidemment, Tom, sinon j'en aurais pris un plus petit. Mais bon, j'aurai besoin de vous pour mouliner les winchs, et changer de voiles, c'est sûr.

– Ah, OK, j'ai compris ! Tu nous emmènes pour faire les esclaves. Compte pas trop sur moi, t'as vu mes muscles ?

Et là, Tom replie ses bras de poulet devant nous en faisant une grimace qui nous fait éclater de rire.

– Tu vas t'en faire des muscles, t'inquiète pas mon grand ! Je vous préviens, ça va être sportif quand même, les gars.

Je demande, surpris :

– Ah, oui ? T'avais pas dit que ce serait farniente, resto et cabotage ?

– J'ai dit ça, moi ? demande mon père, distrait.

Je n'arrive pas à savoir s'il plaisante ou pas. J'aime bien le bateau, mais pas l'esprit régates : lever tôt, petit-déjeuner sur le pouce et navigation serrée en ciré pendant des heures, ce n'est pas trop mon truc. Moi, j'aime la voile cool qui permet de trainer, de voir du pays, de se baigner et de profiter des criques, sans se prendre des embruns dans la figure du matin au soir.

– Enfin, si on veut aller jusqu’à Santorin, ajoute-t-il, il y a pas loin de 400 milles¹ à faire en douze jours. On ne pourra pas passer deux jours sur chaque île...

J’ai comme la confirmation que la carte postale qu’il nous a vendue, à Tom et à moi, ne correspond pas au plan qu’il avait secrètement en tête...

– On n’est peut-être pas obligés d’aller jusqu’à Santorin, alors, dis-je pour conclure.

– Ouais, moi je préfère buller dans les îles ! s’exclame Tom en s’étirant au soleil.

Je renchéris aussitôt en grognant :

– Moi, pareil ! Franchement, on n’est pas venus pour faire la course...

– Hé, les garçons, vous n’allez pas commencer à faire les midinettes ?

– C’est quoi, les *mi-dinettes* ?! s’esclaffe Tom.

– Laisse tomber. De toute façon avec papa, si tu ne joues pas des muscles, t’es aussitôt taxé d’être une midinette...

– Mais tu dis n’importe quoi, Dimitri ! Je dis simplement que si on est là pour faire de la voile, on y va, c’est tout !

– Alors, fais attention aux mots que tu utilises !

1. 1 mille nautique = 1 852 mètres.

– OK, OK ! lâche-t-il, agacé.

On se regarde avec Tom, mi-sérieux, mi-rigolards, en avançant les lèvres comme pour s’embrasser, en défiant notre père du regard.

– Oh, ça va, les garçons, vous n’êtes pas obligés d’en rajouter non plus !

– Ben si, pourquoi pas ? C’est les vacances, non, tout est permis !

Mon père nous fixe d’un œil noir. La bataille n’est pas encore gagnée. Heureusement, à ce moment-là, maman a dû envoyer un texto et il se rue sur son téléphone, pour lui écrire sans doute qu’on est bien arrivés et qu’à peine arrivés, on commence déjà à lui taper sur le système et qu’il n’aurait jamais dû nous emmener avec lui ! J’en profite pour noter quelques petites choses dans mon carnet :

Aéroport Athènes.

Temps clair, vent. 17 h 15. Promesse non tenue ?

Attente voiture.

Midinettes ! je rêve.

Tom se remet à faire la planche sous son bob bleu marine rabattu sur les yeux, et pique une de ces microsiestes dont il est le seul à avoir le secret.

J'envoie un texto ou deux, puis me cale sur ma playlist en regardant le ciel. Et on attend à l'ombre que la voiture de location arrive. Après quarante-cinq minutes, la jeune femme nous prévient que la voiture est enfin prête. Ce n'est pas du tout le modèle que mon père avait choisi, mais un coupé sportif avec un toit ouvrant.

– Pas mal ! Ça va nous changer de notre vieux break qui pue le chien mouillé ! s'exclame mon père, content comme un petit garçon auquel on vient d'offrir un beau jouet.

– Athènes, nous voilà ! s'écrie mon frère avec une grandiloquence comique en jetant ses bras en l'air par le toit.

Mais mon père analyse la carte, très concentré derrière le volant, et déclare :

– Il est déjà tard, je propose qu'on parte tout de suite. Si ça roule bien, on devrait y être vers onze heures !

– Hé ho ! On ne passe pas par Athènes, finalement ?! On avait dit qu'on ferait un tour au Parthénon..., dis-je.

– Honnêtement, il est trop tard pour y aller. Ça risque de fermer bientôt, et je n'ai pas très envie de chercher un hôtel pour ce soir ni de m'emmerder à entrer dans le centre...

– C’est quand même nul d’être là et de ne pas le visiter..., lâche Tom, en se rasant comme un plomb.

Ce n’est pas très sympa que mon père ne fasse pas un effort. Il démarre à toute bombe et s’engage sur une sorte de voie d’autoroute. Sa conduite est sèche, nerveuse, il est soudain très tendu. Il faut dire que le GPS, mauvaise blague, ne fonctionne pas, qu’évidemment tous les panneaux sont en grec, et qu’on n’y comprend rien ! On se perd dans un quartier gris, avec des hangars désaffectés, des rues poussiéreuses qui grouillent de chiens errants. Mon père pile sur une aire de dégagement, ressort son téléphone pour regarder la carte tandis que plusieurs camions fous défilent sur la route en projetant du sable.

– Si j’arrive à rattraper la bretelle en face, là-bas, à l’ouest, on est bons ! déclare-t-il tout à coup.

Je n’ai absolument aucune idée de comment il a réussi à se repérer dans ce bazar ni pu déduire où se trouvait l’ouest, mais je lui fais confiance. On traverse des quartiers plus chics avec ici et là des orangers en fleur, des petites places cossues, des mamies bien coiffées qui marchent, cabas sous le bras, des jeunes assis sur des bancs à rigoler, et cela ressemble plus à l’image que je me faisais d’Athènes. On roule

vingt minutes avant de tomber sur un panorama de rêve : là, au-dessus de la ville, sur la colline d'en face, éclairé par des spots, s'élève le Parthénon. Ses colonnes blanches s'élancent et captent la lumière du coucher de soleil mauve et doré, tandis que la ville semble dormir à ses pieds. J'en ai le souffle coupé.

– Wahou ! Wahou ! s'écrie Tom, éberlué derrière son téléphone.

– Allez, on oublie tout ! lance soudain mon père dans son élan.

Alors l'atmosphère entre nous se détend enfin. Il klaxonne joyeusement comme pour ouvrir les festivités et met sa musique préférée pour les voyages : Nick Cave. Ce n'est pas ce qu'il y a de plus gai, comme rock, à vrai dire, mais à force de l'écouter, on connaît plein de ses chansons ou de refrains par cœur. Mon père a tous ses albums, on a de quoi tenir pendant des heures. Fenêtres grandes ouvertes dans la lumière du crépuscule, nos cheveux s'envolent, mon père monte le son et on entonne tous les trois de nos voix graves :

O children

Forgive us now for what we've done

It started out as a bit of fun

*Here, take these before we run away
The keys to the gulag*

*O children
Lift up your voice, lift up your voice
Children
Rejoice, rejoice*

J'adore la voiture pour ces moments uniques de communion où on est ensemble, à voir les mêmes choses, tendus vers le même but. Dans ces instants, j'aime mon père aussi fort que quand j'étais petit, sa voix, ses rides, et même ses poils sur les mains !, sa conduite que je trouve rassurante. J'oublie à quel point il peut m'énerver parfois. J'aime la voix de crapaud de mon frère et ses envolées lyriques, il est craquant quand il s'y met. Oui, on est bien tous les trois, prêts à vivre notre aventure à nous.

Très vite, les choses se corsent parce qu'ici, les gens roulent n'importe comment. C'est la loi du plus fort : si une voiture fonce derrière vous, ou double dans le sens opposé, vous avez intérêt à vous rabattre illico sur la voie d'urgence, où la chaussée est complètement défoncée. Je cale mes pieds sur le tapis en serrant les fesses.

– P'tin, mais ils sont oufs ! braille Tom avant de tomber dans une sorte de catalepsie.

Je le vois dans le rétro, bouche semi-ouverte, ses cheveux collés sur le front. Soudain, il s'écrie :

– Papa, tu peux t'arrêter viiite...

Je me retourne, le visage de Tom est livide tout à coup. Je cherche un sac, dans la portière, dans mon sac à dos, mais n'en trouve pas. Mon père ralentit, s'enfonce dans un accotement et freine d'un coup sec. Tom sort comme un ressort et vomit dans le fossé. En lui tendant une bouteille d'eau pour qu'il puisse boire et se laver un peu, je lui lance :

– Ça va mieux, Tom ?

– Ouais ! Saleté de sandwich...

Moi, je sais que c'est plutôt qu'il a la trouille en voiture... En remontant, avant de repartir, je demande :

– Ça va aller, papa ? Pas trop fatigué ?

– Non, non, ça va, mais c'est intense !

Alors, je me tourne du côté de la route et je m'endors. Quand je me réveille, mon père écoute un opéra tout doucement. Son visage est lisse et sérieux comme un masque. Je me demande à quoi il pense... La nuit tombe. On arrive à l'entrée d'un immense pont entre deux rives, qui s'étire

comme un grand bateau à plusieurs mâts très fins, soutenus par des filins qui forment des sortes de voiles. Est-ce parce que j'ai dormi, j'ai l'impression d'être dans un rêve, de rouler sur la mer, sur les traces d'une histoire à la fois très ancienne et complètement moderne.

– C'est beau ! dis-je à voix basse.

– Splendide, lâche mon père dans un souffle.

Et alors que je n'aime pas tellement l'opéra, la voix déchirante de la Callas qui sort des enceintes me parait la musique la plus appropriée pour cette traversée grandiose.

– On arrive bientôt ? demande Tom.

– Encore deux bonnes heures..., répond mon père, qui a l'air vidé.

– On pourrait peut-être s'arrêter un moment, non ? dis-je.

– Oui, après le pont, on ira pisser et je prendrai un café. Je commence à fatiguer. Il faut aussi que j'appelle le gars de la compagnie pour le prévenir de notre arrivée.